Document généré le 25 avr. 2024 05:01

Anthropologie et Sociétés

Yves Delaporte, *Les sourds, c'est comme ça*. Paris, Édition de la Maison des sciences de l'homme, 2002, 400 p., illustr., bibliogr., index.

Charles Gaucher

Volume 27, numéro 1, 2003

Le religieux en mouvement

URI : https://id.erudit.org/iderudit/007021ar
DOI : https://doi.org/10.7202/007021ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gaucher, C. (2003). Compte rendu de [Yves Delaporte, *Les sourds, c'est comme ça*. Paris, Édition de la Maison des sciences de l'homme, 2002, 400 p., illustr., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *27*(1), 226–228. https://doi.org/10.7202/007021ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

revanche, l'hypothèse présentée comme point de départ de ce travail paraît bien faible sinon futile, même si l'auteur a pris la précaution de dire dès les premières lignes que son travail est « né de la rencontre répétée d'un lieu commun au sujet de la culture chinoise, qui se résumerait par l'affirmation suivante : "les Chinois sont joueurs" ». Papineau a beau se placer *a priori* en contre, arguant d'une « variabilité culturelle interne aux cultures », il n'empêche qu'elle répond en fin d'ouvrage à cet aphorisme pour dire qu'effectivement les Chinois paraissent bien être passionnés de jeu à un point qui devient culturellement pertinent. Si j'ai trouvé enrichissante sa façon d'aborder la question du jeu, en général puis particulièrement en Chine (mais toujours d'un point de vue globalement général), j'ai également glissé dès les premières pages sur l'aphorisme qui ne présente guère d'intérêt en soi. D'une part parce que c'est anecdotique et d'autre part parce qu'à mon sens les Chinois (et les habitants d'Asie du Sud-Est) s'adonnent effectivement au jeu à un point que leur passion est vice et en tous cas caractéristique culturellement. Mais une fois énoncé ce lieu commun, on n'en sait pas beaucoup sur le monde chinois (ou sur le monde sud-est asiatique). Il paraît évident en effet que le jeu a de façon générale un impact socialement beaucoup plus grave en Chine (et en Asie du Sud-Est) qu'en Europe par exemple, même si évidemment il y existe aussi. La meilleure preuve en est que les paris, les jeux d'argent, les jeux de hasard, même d'apparence anodine, sont interdits (et l'interdiction appliquée) dans la plupart des pays d'Asie du Sud-Est. Ce n'est pas le cas dans les pays d'Europe. Par ailleurs, au sortir de cet ouvrage, si l'on comprend peut-être mieux le monde chinois, ou la fonction sociale du jeu en Chine, en revanche, on ne sait jouer ni au *mah-jong* ni au *go*…

L'intérêt du livre de Papineau est donc ailleurs, notamment dans l'analyse brève mais fine des rapports interactifs entre jeu et loisir, ludisme, sports, mais aussi politique, argent, électronique, esthétique et insolence, voire opposition sinon rébellion.

Outre le manque affligeant d'iconographie, même la plus minimaliste, on peut regretter enfin la maquette fantaisiste, le choix de polices de caractères non appropriées et des coquilles typographiques nombreuses (à la différence du texte, bien écrit). En premier lieu, pourquoi noter *mah-jong* et *go* dans le titre alors que les expressions retenues dans le corps de l'ouvrage sont respectivement *majiang* et *weiqi*? Ces reproches là, tenant à l'apparence du livre, sont à adresser non à l'auteur mais à l'éditeur qui n'a tout simplement effectué aucune mise en forme. C'est regrettable et nuit à la clarté, et donc à la lecture. En résumé : dans la forme un essai, dans le fond, abstraction faite de la description sociographique qui manque, une réussite.

Pierre Le Roux
Institut de recherche sur le Sud-Est asiatique
UMR 6571 - CNRS et Université de Provence
10 rue Guy Môquet
50350 Donville-les-Bains
France

Yves Delaporte, *Les sourds, c'est comme ça*. Paris, Édition de la Maison des sciences de l'homme, 2002, 400 p., illustr., bibliogr., index.

Les sourds, c'est comme ça est une brillante réflexion sur la culture sourde française. Entre l'analyse ethnolinguistique et le compte rendu analytique de terrain, puisé à même une

impressionnante banque d'observations « participantes », Delaporte explore les contours identitaires de ce groupe de personnes qui se font appeler les sourds.

L'origine de la culture sourde française est intimement liée à leur prise en charge éducative, commencée par l'Abbé de l'Épée, et l'émergence d'une première forme systématisée de langage signé en Occident. Cette nouvelle concentration de sourds fera naître, comme l'explique l'auteur, une identité peu à peu revendiquée, protégée et transmise par ces Françaises et Français qui communiquent désormais avec leurs mains.

Les sourds se trouvent régulièrement en rapport conflictuel avec le monde des entendants. Confrontés à des familles qui refusent d'apprendre la langue des signes ainsi qu'à des professionnels de l'éducation ou de la santé qui les traitent en « débiles », les sourds sont ainsi mis à l'écart ou pris en charge de façon excessive et inadéquate. Cette situation engendre bien souvent une expérience commune d'exclusion et de frustration qui a donné à cette communauté, au fil de sa courte histoire, un sentiment d'homogénéité identitaire.

Pour les personnes vivant avec une surdité, être sourd n'est toutefois pas un handicap. C'est d'abord et avant tout une spécificité linguistique, une identité qui se transmet par le langage des signes et qui est articulée autour d'un certain nombre de valeurs propres à leur communauté. Tout au long de son livre, Delaporte utilise plusieurs façons de le dire : être sourd est seulement une autre façon d'« Être ». Pour la communauté sourde, les « vrais » sourds demeurent toutefois les individus qui possèdent une identité sourde forte. Ces « sourds-puissants », tels qu'ils sont appelés par les autres sourds, font partie de familles de sourds ; leurs parents, leurs grands-parents, les membres de leur fratrie et de leur descendance compte et plusieurs personnes vivant avec des incapacités auditives. Toutefois, les « vrais » sourds sont d'abord et avant tout ceux qui maîtrisent très bien la langue des signes.

L'importance de cette langue et de son utilité ne peut être comprise qu'en la mettant en relation avec le passage des sourds dans les institutions éducatives spécialisées, véritables « Pays des sourds » pour l'auteur, ayant permis de faire naître les premières solidarités et amitiés. On y recevait un nom qui reflétait quelque chose de soi pour la première fois. Les plus grands enseignaient aux plus petits les « vérités » sur la surdité et les bases essentielles pour donner un sens à leur expérience. Plusieurs formeront une véritable « famille sourde » au sein de ces institutions. C'est souvent à ce moment qu'est expérimentée pour la première fois l'intolérance du monde des entendants face à leur différence : l'obstination des maîtres à faire de leurs élèves quelque chose qu'ils ne sont pas mènera plusieurs sourds à développer des sentiments de révolte ou de soumission à l'égard du monde entendant.

La culture sourde, au sein de laquelle se sont développées au cours des années de nombreuses associations, n'est pas uniquement un lieu d'affiliation, mais un lieu de conflits. Loin de présenter une vision idyllique de la communauté sourde, Delaporte décrit comment l'identité sourde se forme aussi dans les oppositions qui divisent les sourds entre eux. Confrontation entre les « vrais » sourds et les faux ou entre les sourds et les entendants, les contours identitaires de cette culture se délimitent aussi à travers une certaine dualité.

Ce n'est pas sans humour que les sourds ont repris la confrontation qui les oppose, bien malgré eux, aux entendants. Inversion symbolique, l'humour sourd devient une sorte d'échappatoire pour la communauté sourde dont les membres s'épuisent à signer aux entendants « comprenez-nous »! L'ouvrage d'Yves Delaporte soulève une question fondamentale à l'exploration de cette dualité entre le monde des entendants et celui des sourds : quelle est la place de la différence des sourds au sein d'un système « audio-centriste »?

Explorer la culture sourde révèle que l'Occident s'est ouvert uniquement à certaines formes d'altérités et que de nombreuses personnes doivent encore vivre leurs singularités comme des fardeaux. Ces singularités demeurent toutefois un témoin d'expériences riches et complexes. *Les sourds c'est comme ça* est un livre qui rend possible l'appréciation de la différence d'un groupe de personnes trop souvent soumis à des logiques qui séquestrent leur expérience.

Charles Gaucher
Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions — CELAT
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

David Le Breton, *Conduites à risque*. Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 228 p., bibliogr.

La force d'une conceptualisation impose de la revisiter, de l'actualiser, de la prolonger inlassablement. Parmi les anthropologues qui ont cette exigeante rigueur, David Le Breton, depuis plus de dix ans maintenant, nous invite régulièrement à parcourir les territoires d'errances si actuelles : les prises de risque, chaque fois singulières, comme autant de tentatives de réenchanter l'existence individuelle. « Mon travail de recherche, écrivait-il récemment, me donne parfois le sentiment d'une toile dont chaque ouvrage est un fil, une avancée sur une ligne de crête qui inscrit sa nécessité avant qu'un autre ne la pousse un peu plus loin encore » (Le Breton 2003 : 12).

À ce titre, *Conduites à risque* prolonge deux travaux antérieurs *Passions du risque* (1991) et *Sociologie du risque* (1995), sans s'y substituer. Dans le premier, il analysait de manières inaugurale et parallèle, les activités à risque (notamment les sports de l'extrême) et les conduites à risque (tout particulièrement des jeunes générations) au regard de liens sociaux distendus. Dans le second, il proposait déjà, mais succinctement comme l'exige la collection *Que Sais-Je?*, une étude du statut du risque dans les sociétés contemporaines.

La somme qu'il nous propose aujourd'hui va au-delà de la synthèse. En effet, on perçoit tout au long des pages l'ampleur des matériaux recueillis, depuis et inlassablement, par l'auteur. Ceux-ci sont principalement de deux ordres : les nombreux travaux d'autres chercheurs qui, depuis 1991, prouvent la puissance heuristique des passions du risque, et les nombreuses enquêtes que mène l'auteur, avec ses étudiants entre autres, depuis près d'une décennie également. Voilà pourquoi ce livre est avant tout d'une brûlante actualité.

Les conduites à risque, qu'il analyse ici comme des jeux symboliques avec la mort pour parvenir paradoxalement à une intensité de vivre, sont pour nombre de jeunes qui les pratiquent des tentatives souvent désespérées de remise au monde, des quêtes effrénées d'un sens à donner à leur être au monde. À cet égard, ces conduites prennent parfois la forme de rites très personnels de passage. Mais l'intimité décrite méconnaît la nécessaire reconnaissance sociale et traduit encore un peu plus les malaises de certaines adolescences. Rien à voir avec l'insolence des shows médiatiques où excellent certains sportifs de l'extrême. La reconnaissance sociale y est, là, exacerbée. Toutefois les uns comme les autres convoquent des signifiants majeurs, comme la mort, pour donner à l'épreuve personnelle une plus-value de sens.